Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 44 (1899)
Heft: 6

Artikel: Le blocus de Sphactérie d'après Thucydide [fin]
Autor: Rossier, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337625

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIVe Année. N° 6. Juin 1899.

LE BLOCUS DE SPHACTÉRIE

d'après THUCYDIDE

(FIN [1])

II

Sparte avait subi un rude coup. Sans doute, sa position n'était nullement désespérée, car son armée restait à peu près intacte et sa marine n'était pas détruite. Mais cette ville aux soldats héroïques était toujours prise au dépourvu par les offensives hardies. Au lieu de préparer un effort vigoureux pour jeter à la mer la garnison de Pylos, elle ne songea qu'au salut de ses citoyens enfermés dans Sphactérie. Comme dans les grandes calamités, les éphores vinrent au camp, ils virent la situation sous un mauvais jour et envoyèrent demander un armistice aux généraux athéniens.

Ceux-ci n'avaient aucune raison de pousser les choses à l'extrême; ils accordèrent la suspension d'armes et les conditions arrêtées montrent mieux que tout le reste combien grand était l'avantage d'Athènes et combien profond le découragement de Sparte : de part et d'autre les hostilités cesseraient; comme garantie de leurs bonnes intentions, les Spartiates livreraient momentanément leur flotte de guerre et les Athéniens autoriseraient le ravitaillement des hoplites enfermés dans Sphactérie à raison de deux chénices attiques de farine, deux cotyles de vin et un peu de viande par jour et pour chaque homme ; la moitié pour les esclaves [2]. De plus, une députation de Lacédémoniens, montée sur une trirème athé-

[1] Pour la première partie, voir livraison d'avril.

[2] Le chénice attique avait une contenance d'un peu plus d'un litre. Le cotyle était le quart du chénice. Il est probable que ces rations correspondaient à celles qu'on donnait à Sparte dans les repas publics.

nienne, allait cingler vers le Pirée et conclure si possible une paix durable. A la moindre infraction de part ou d'autre, l'armistice serait déclaré rompu ; il cesserait de fait au retour de la députation, si la paix n'avait pas été obtenue.

Ainsi fut fait; la députation se présenta devant le peuple athénien au commencement de l'été probablement, et Thucydide nous fait assister à l'une de ces grandes scènes populaires qu'il excelle à décrire. Les Spartiates ne cherchèrent pas à cacher leurs désavantages, mais ils parlèrent des vicissitudes de la fortune, des grandes ressources qui restaient à leur cité et du danger qu'il y aurait à la pousser à bout. Combien ne vaudrait-il pas mieux, pour les deux partis, conclure une paix solide qui donnerait à Athènes d'amples satisfactions. Ce discours fut écouté avec des sentiments divers; il y avait dans l'assemblée une fraction nombreuse à la tête de laquelle se trouvait Nicias, qui désirait ardemment la paix ; mais la majorité du peuple, déjà éblouie par ce premier succès, voulait des victoires plus décisives; elle subissait l'influence de Cléon, le fameux démagogue auquel Thucydide a fait une réputation sans doute un peu trop mauvaise, mais qui, dans toute cette affaire, attisa les passions et exaspéra les haines. Ce fut Cléon qui mit les députés dans une situation fausse en leur enjoignant d'exposer devant toute l'assemblée les concessions qu'ils étaient autorisés à faire et qui poussa le peuple d'Athènes à formuler des conditions telles que Sparte, si elle tenait à son prestige, ne pouvait les accepter.

Conscients de ces dispositions, les ambassadeurs n'insistèrent pas; ils regagnèrent leur pays sur la trirème qui les avait amenés et, à la nouvelle de cet échec, l'armistice cessa; il n'avait duré que vingt jours. Mais lorsque les Athéniens furent mis en demeure de restituer à Sparte ses vaisseaux, ils firent la sourde oreille et prétextèrent certaines violations de l'armistice dont les Lacédémoniens se seraient rendus coupables, griefs sur la valeur desquels Thucydide ne se prononce pas expressément, quoiqu'il les qualifie de peu sérieux. Les Lacédémoniens crièrent à la perfidie et reprirent l'attaque contre Pylos ; mais leur attention était ailleurs : le refus d'Athènes de rendre la flotte les mettait dans une impossibilité plus complète que jamais de secourir leurs guerriers ; la seule question qui agitait la Grèce était désormais celle-ci :

les hoplites pourront-ils se maintenir dans leur île, quand et comment Athènes les prendra-t-elle ?

De nos jours, avec nos idées sur l'importance du nombre à la guerre, il peut nous paraître que cette question aurait dû être promptement résolue. Athènes avait renforcé sa flotte qui ne comptait pas moins de 70 trirèmes ; elle pouvait, en quelques instants, couvrir l'île de Sphactérie de milliers de guerriers qui auraient mis le petit corps d'occupation dans une situation désespérée. Mais les Athéniens ne tenaient en aucune manière à se heurter à des hoplites de Lacédémone ; ils comptaient les réduire par la famine et c'est dans ce but qu'Eurymédon et Démosthène prirent toutes leurs mesures. Après avoir sans doute renforcé la garnison de Pylos de façon à défier toute surprise, ils organisèrent une croisière en règle : de jour, deux navires faisaient incessamment le tour de l'île, qui ne mesurait pas trois kilomètres de long ; la nuit, la flotte entière se tenait sur ses ancres, la rive intérieure de Sphactérie était sans cesse surveillée ; du côté de la haute mer, des navires stationnaient aussi, sauf quand le gros temps les forçait de revenir dans la baie. De la sorte, malgré le grand nombre des Péloponésiens réunis sur la côte, Athènes croyait tenir sa proie et épiait une défaillance.

Elle attendit longtemps, car l'ennemi ne négligea rien pour prolonger la résistance. Il fallait absolument ravitailler les hoplites ; dans ce but, Sparte fit appel à tous les hommes de bonne volonté, les engageant à porter dans Sphactérie le plus de provisions possible. A ceux qui réussiraient elle fit des promesses magnifiques, les hilotes en particulier devaient recevoir la liberté. Tout un système de communications clandestines s'organisa : des hilotes montés sur des barques légères partaient des ports de la Laconie et, de nuit, cherchaient à gagner l'île du côté de la haute mer. Quand le vent soufflait violemment du large, ils y réussissaient fréquemment, car il devenait alors bien difficile aux Athéniens de poursuivre leur croisière. Les naufrages, il est vrai, étaient nombreux ; mais ces malheureux esclaves, attirés par l'appât de la liberté, ne ménageaient pas leur vie et ne craignaient pas de briser leurs bateaux contre les rochers de la côte, s'ils parvenaient, en tout ou en partie, à sauver leurs chargements. D'autres hilotes, nageurs et plongeurs habiles, traversaient la baie de Pylos,

remorquant une corde légère et se maintenant autant que possible entre deux eaux. Une fois sur l'île, ils tiraient sur la corde et amenaient doucement à eux des outres remplies de graine de pavot mêlée de miel et de graine de lin pilée; menu singulier, dont les armées modernes ne connaissent guère le goût, mais que la cuisine antique utilisait volontiers et que Galien cite parmi les substances à la fois alimentaires et pharmaceutiques. Ces prouesses nautiques devinrent, il est vrai, de plus en plus difficiles; les généraux athéniens resserrèrent la surveillance de la baie de manière à rendre presque impossible le passage des nageurs; mais, grâce à ces tentatives multipliées, Epitadas, qui d'ailleurs avait sagement économisé une partie des rations livrées pendant l'armistice, put toujours nourrir ses hommes. Les Lacédémoniens se tenaient dans les bois de l'intérieur sans cesser d'observer les côtes; ils coupaient de vin l'eau saumâtre de leur source, vivaient frugalement, et Thucydide ne nous dit pas que leur état sanitaire ait été particulièrement mauvais.

Les Athéniens, au contraire, souffraient beaucoup; comme ils ne disposaient d'aucun port dans les environs, leur ravitaillement était difficile; l'eau manquait aussi : la source de Pylos était tout à fait insuffisante pour les besoins d'une grande flotte et les soldats creusaient le sable au bord de la mer, à la recherche d'une boisson malsaine et nauséabonde. Sans cesse de réquisition, les équipages se fatiguaient; ils ne pouvaient, vu l'étroitesse du rocher de Pylos, organiser un camp; et la trirème ancienne ne présentait de dispositions commodes ni pour manger, ni pour dormir; elle n'était d'ailleurs nullement faite pour une habitation prolongée. Parfois, en désespoir de cause, des soldats allaient prendre leurs repas à l'extrêmité même de l'île de Sphactérie; mais de telles équipées étaient dangereuses et ne pouvaient se répéter souvent. Et, de tous ces embarras, de toutes ces fatigues, résultaient une désillusion, un ennui profond précurseur du découragement. Que ce blocus était long! en verrait-on jamais la fin? progressait-on seulement? La situation de la flotte athénienne était trop anormale pour se prolonger indéfiniment; d'un instant à l'autre, un incident malencontreux pouvait survenir; d'ailleurs le temps pressait, l'été s'écoulait, encore un peu et les tempêtes de l'équinoxe allaient soulever la mer... Qu'on était loin de la belle confiance du début!

Tout cela ne pouvait échapper à un chef comme Démosthène; son parti fut bientôt pris : il fallait tenter un coup de force et emporter Sphactérie de haute lutte. Mais l'opération lui semblait malaisée; le bois épais qui couvrait la plus grande partie de l'île rendait impossible le déploiement de forces imposantes; il était donc indispensable de traquer les Lacédémoniens dans leur repaire et d'affronter un combat corps à corps, où l'hoplite de Sparte serait presque invincible. Démosthène voulut mettre toutes les chances de son côté : il manda aux alliés de Zacynthe et de Naupacte de diriger vers Pylos toutes leurs troupes disponibles et envoya une députation à Athènes chargée d'exposer l'état des choses et de quérir des renforts.

Ici Thucydide nous ramène au milieu de l'assemblée populaire; la description qu'il en fait est moins ample que la précédente, mais elle est plus fouillée, plus vivante; elle nous fait mieux comprendre les émotions et les revirements de cette foule qui gouverne un empire : Le peuple est déçu, inquiet, jamais il ne se serait attendu à des lenteurs pareilles, et son mécontentement se retourne contre Cléon qu'il rend responsable du rejet des propositions de Sparte. Cléon, en homme qui connaît à fond son assemblée, prévient l'attaque, il s'élève contre les délégués qui noircissent à plaisir la situation; puis, comme on le met en demeure d'aller l'étudier lui-même, il opère un changement de front et accuse les généraux de ne pas savoir leur métier : ceux de la flotte pèchent évidemment par pusillanimité et si les stratèges qui sont à Athènes étaient des hommes de cœur, ils partiraient et s'empareraient sans peine du petit corps lacédémonien. C'est ce qu'il ferait lui-même, s'il avait le commandement.

La réplique ne tarde pas : Nicias qui se sent attaqué déclare, au nom des stratèges, qu'il cède le commandement à Cléon avec autant de troupes qu'il en désire; le peuple applaudit : Cléon comprenant son imprudence cherche à se retourner, il multiplie les prétextes, les faux-fuyants, et dit bien haut qu'il n'est pas général. Mais il est trop tard, la foule s'excite; plus Cléon fait d'efforts pour échapper, plus violentes deviennent les clameurs, plus impérieuses les sommations. Enfin le démagogue comprend que le moment est venu de risquer le tout pour le tout : il retrouve son assurance, se déclare prêt à partir, refuse, pour plaire à la foule, les contin-

gents athéniens et ne veut prendre avec lui que des troupes alliées de Lemnos, d'Imbros et d'Enos et 400 archers. Enfin, en beau joueur, il se fait fort, avant vingt jours, d'exterminer les Spartiates ou de les ramener vivants à Athènes. Mais, détail qui passe inaperçu et qui prouve que Cléon conserve une vision assez saine des choses, il demande qu'on lui adjoigne comme collègue dans le commandement Démosthène.

Telle est la scène ; elle est extrêmement suggestive pour celui qui étudie les mœurs d'Athènes. Thucydide dit expressément que, parmi ces gens qui faisaient tant de bruit, les uns croyaient réellement que leur chef préféré exécuterait ses promesses, d'autres, *plus sages*, s'attendaient à voir les Spartiates opposer à l'agresseur une résistance insurmontable ; mais, dans ce cas, c'en était fait de Cléon et sa chute ne pourrait être payée trop cher, même au prix d'une grande défaite. Ainsi l'ignorance, d'une part, la passion politique de l'autre, s'accordent pour mettre à la tête d'une expédition que, à tort ou à raison on considère comme difficile, un homme qui, de son propre aveu, ne connaît rien à la guerre. N'y a-t-il pas là un symptôme de décadence ?

Mais une autre question doit nous occuper : toute cette scène n'a-t-elle pas quelque chose d'anormal ? Pourquoi Nicias et les autres généraux hésitaient-ils à aller s'emparer d'une poignée d'hommes et quels étaient ces soldats qui, depuis bien des semaines, tenaient en échec toute une armée ?

III

L'hoplite spartiate était alors le plus redoutable soldat de la Grèce. De complexion naturellement robuste [1], arraché dès l'âge de sept ans aux soins de sa mère, soumis à la plus impitoyable des disciplines, il atteignait à vingt ans un développement physique remarquable et était incorporé dans l'armée active. Alors il était admis aux repas pris en commun et participait aux parties de chasse ; mais son éducation militaire ne s'en poursuivait pas moins : à trente ans seulement il était censé l'avoir achevée et jouissait des droits de citoyen.

Jamais, dans aucun Etat ancien ou moderne, le métier des

[1] A Sparte, chaque nouveau-né était examiné par les anciens de la tribu ; s'ils ne le croyaient pas propre à devenir un jour un vigoureux hoplite, ils le faisaient jeter aux Apothètes, une gorge de Taygète.

armes n'a été aussi parfaitement et exclusivement pratiqué qu'à Sparte ; le citoyen n'était que soldat ; pour lui, aucune autre perspective qu'une surveillance incessante de ses sujets et la guerre avec ses ennemis, c'est-à-dire une station indéfinie dans l'armée. Le chasseur égaré qui, du haut du Taygète, aurait pu jeter un regard sur cette ville enveloppée de mystère qu'on appelait en Grèce la creuse Lacédémone, eût été stupéfait de ce va-et-vient continuel, de ce fourmillement de soldats qui faisait ressembler la place à un camp.

Jamais, non plus, armée ne fut plus simple. Au début de la guerre du Péloponèse, Sparte n'avait pas de cavalerie et peu ou pas de troupes légères ; les hilotes que l'on emmenai comme serviteurs sur les champs de bataille pouvaient bien lancer quelques traits sur l'ennemi ; mais promptement intervenait le véritable élément de combat, la phalange des hoplites qui soutenait tout le poids de la lutte.

L'armement seul des hoplites supposait une force corporelle considérable : sur une tunique d'étoffe rouge, il revêtait une lourde cuirasse de cuir garnie de plaques de métal ; ses bras et ses jambes étaient protégés par d'épais bourrelets de laine ; sur la tête il portait un casque pesant et, au bras gauche, un bouclier d'airain qui avait conservé les formes gigantesques des temps homériques et pouvait couvrir tout le corps. L'hoplite méprisait les armes de jet et n'en portait aucune ; il était muni d'une lourde lance et lorsque la bataille dégénérait en mêlée corps à corps, il dégainait sa courte épée et frappait de la pointe.

Chaque Spartiate était hoplite de vingt à soixante ans et quand retentissait l'appel aux armes tous les hoplites devaient être en mesure d'y répondre. Au début de la guerre du Péloponèse l'armée tout entière paraît avoir été divisée en sept *lochos* ; chaque loche en quatre pentécostyes et chaque pentécostye en quatre énomoties. Mais il n'arrivait que dans des cas exceptionnels que toutes les classes d'âge fussent appelées ; le plus souvent on en choisissait quelques unes pour l'expédition qu'on avait en vue. Il est donc impossible de fixer l'effectif d'un loche complet, comme aussi d'évaluer la proportion croissante des périèques qui y figuraient à côté des Spartiates proprement dit. D'après les renseignements que nous avons sur quelques batailles, nous voyons que le loche comprenait habituellement 5 à 600 hommes.

L'armée se mettait-elle en campagne, chaque loche marchait séparément sur une file très allongée. Dans le loche, l'unité inférieure était l'énomotie. Quand l'ennemi était signalé et que l'ordre de marche devait se transformer en ordre de bataille, une rapide conversion s'accomplissait sur la gauche ; l'énomotie qui avait marché en tête formait l'aile droite de la phalange, les autres venaient successivement se ranger à côté d'elle, la dernière composait l'aile gauche. La longueur de la ligne de bataille variait naturellement selon le chiffre des troupes ; la profondeur de l'ensemble correspondait à celle de chaque énomotie ; elle était le plus souvent de huit hommes, mais ce nombre n'était pas fixe. Une fois en phalange, les soldats n'étaient distants les uns des autres que de moins d'un demi-mètre ; ils abaissaient leurs piques et leur ligne hérissée de fer s'ébranlait.

Comme il eût été difficile de faire marcher longtemps l'armée sur un front étendu, les dispositions pour la bataille étaient prises le plus tard possible, en présence de l'ennemi. Ce n'était qu'au dernier moment aussi que l'hoplite prenait sa lance et son bouclier des mains de ses esclaves. Tous les terrains ne convenaient pas au déploiement de la phalange ; il fallait une plaine ; ordinairement les deux partis la choisissait d'un commun accord et y vidaient leur querelle comme en champ-clos. La bataille était parfois engagée par des troupes légères, mais seul le choc des hoplites avait de l'importance ; dès qu'il s'était produit, chacune des armées poussait droit devant elle ; elle tentait, comme unique manœuvre, de déborder l'aile droite de l'adversaire, afin de frapper l'hoplite ennemi de côté où son bouclier ne le couvrait pas. A part cela la tactique ne jouait aucun rôle dans ces rencontres ; c'étaient le courage et la force individuelle, l'habileté à l'escrime, la plus ou moins grande résistance que ces hommes écrasés sous le poids de leurs armes pouvaient opposer à la fatigue, qui décidaient de la victoire. Enfin, le combat terminé, une poursuite n'intervenait pas toujours ; le parti qui, le premier, envoyait des hérauts pour réclamer ses morts se déclarait par là même vaincu ; le vainqueur élevait un trophée sur le champ de bataille et sacrifiait aux dieux.

On comprend quels devaient être les avantages de l'hoplite lacédémonien dans une bataille ainsi menée. Tous les autres Etats grecs avaient imité les institutions militaires de Sparte.

Athènes, en particulier, avait aussi : on armée nationale, un corps d'hoplites où entraient les citoyens des premières classes censitaires et qui, comme armement et comme instruction, ressemblait, à quelque détails près, à celui de Lacédémone.

Bien avant son ennemie elle essaya de varier le mode de guerre ; elle eut des troupes légères, un corps d'archers et de frondeurs, de la cavalerie. L'Athénien avait prouvé son courage en maintes occasions ; les guerres médiques surtout l'avaient couvert de gloire ; il était plus impétueux, plus industrieux dans ses procédés d'attaque et de défense que le Lacédémonien. Mais, dans le corps à corps de la mêlée, l'hoplite de Sparte reprenait le dessus, l'Athénien ne pouvait rien contre lui.

Athènes, en effet, était la ville des lettres, des arts, la ville du travail aussi. Ses citoyens pouvaient bien être inscrits sur les rôles de l'armée de dix-huit à soixante ans, ils pouvaient pratiquer les exercices corporels et ne pas négliger la préparation de la guerre ; mais ils avaient autre chose à faire aussi : ils étaient artisans, agriculteurs, gros propriétaires, armateurs, etc.; ils passaient une partie de leur temps sur le Pnyx ou la place Héliée ; habituellement leur vie s'écoulait dans la paix, de temps à autre, quand leur classe d'âge était appelée, ils partaient en campagne.

Au contraire, le Spartiate ne vivait que pour la guerre, orgueilleux et défiant, entouré de la foule de ses sujets et de ses esclaves, il laissait ces gens le nourrir et se préparait toujours au combat. A l'heure de la bataille il n'était pas nécessaire de l'exhorter, le Spartiate ne pouvait être autrement que brave ; et, tandis qu'il chantait d'une voix éclatante le péan que son roi avait entonné, il se couronnait de fleurs, car pour lui il n'y avait pas de plus grande fête qu'un tournoiement de mêlée.

Tel était l'hoplite spartiate, et le prestige de la fameuse phalange couvrait la petite armée perdue dans l'îlot de Sphactérie. Même les chefs athéniens les plus résolus estimaient que l'attaque serait difficile et qu'on ne pourrait venir à bout de ces 420 hommes qu'au prix de pertes énormes. De là, la perplexité des généraux, les demandes de renforts et l'hésitation du peuple que tranche la singulière intervention de Cléon.

IV

Lorsque l'assemblée se fut dispersée, Cléon, enfermé qu'il était dans les termes d'une promesse formelle, dut mettre tout en œuvre pour hâter son embarquement. Désireux de ne pas perdre un instant, il avertit Démosthène de sa venue et de l'approche de renforts et lui enjoignit de presser les préparatifs de l'attaque. Quand il arriva à Pylos, tout était prêt; non seulement les Athéniens, que ce long séjour énervait, brûlaient d'engager le combat; mais une circonstance fortuite avait grandement augmenté les chances du débarquement : des soldats qui étaient descendus sur l'île, ainsi qu'il le faisaient quelquefois, pour prendre leur repas, avaient mis par mégarde le feu à des arbres; comme un vent violent soufflait, l'incendie s'était propagé et avait consumé une grande partie de la forêt qui couvrait Sphactérie. Désormais, dans leur offensive, les Athéniens allaient pouvoir se déployer et profiter de leur grand nombre.

L'incendie eût d'ailleurs un résultat immédiat : Démosthène fut en mesure d'apprécier exactement la force et la position de l'ennemi. Il constata que le corps d'occupation était plus nombreux qu'il ne l'avait pensé; jusque là, il soupçonnait les Lacédémoniens d'avoir exagéré le chiffre des hommes pour pouvoir, pendant l'armistice, augmenter la quantité des rations. Maintenant il lui devenait facile de reconnaître la présence dans Sphactérie de plus de 400 hoplites; Epitadas, le commandant, occupait le centre de l'île avec le corps principal, il se tenait tout près de la source d'eau douce; une garde d'une trentaine d'hommes stationnait à l'extrêmité sud, dont l'accès était facile; une autre garde, à peu près aussi nombreuse, se trouvait sur la pointe nord, la plus rapprochée de Pylos; position élevée et rocailleuse, inabordable du côté de la mer, facile à défendre contre une attaque de terre, où subsistait un vieux retranchement de pierres brutes datant d'une époque inconnue. Epitadas se réservait de soutenir dans ce réduit le combat suprême. Quant aux hilotes, qui devaient se trouver en assez grand nombre à Sphactérie, Thucydide n'en parle plus; ils ne jouèrent aucun rôle dans la bataille.

Sitôt Cléon arrivé, un héraut fut envoyé aux Lacédémoniens

pour les engager à mettre bas les armes et à se rendre prisonniers jusqu'à la conclusion de la paix. Comme ils s'y attendaient, cette sommation n'eut pas de résultat. Alors les deux chefs donnèrent un jour complet de repos à leurs troupes puis la descente commença.

Démosthène prit des précautions minutieuses : rien ne fut changé aux rondes habituelles et, à la fin de la nuit, un corps de 800 hoplites athéniens fut déposé sur l'île dans le plus grand silence. La petite troupe de Lacédémoniens qui surveillait la pointe sud se gardait mal, paraît-il, elle fut surprise en plein sommeil et exterminée. Dès lors, rien ne gênait plus un débarquement général ; aux hoplites vinrent se joindre, en nombre égal, des peltastes, c'est-à-dire des soldats armés plus légèrement, comme Athènes commençait à en employer dans ses guerres ; puis on fit descendre les archers, aussi au nombre de 800, un corps de Messéniens et les autres auxiliaires. Les troupes qui occupaient Pylos furent amenées dans Sphactérie, sauf les hommes absolument nécessaires à la garde du mur et les équipages des 70 vaisseaux furent également débarqués à l'exception des rameurs du banc inférieur. Il devait bien y avoir là environ 10 000 hommes.

Même avec un pareil déploiement de troupes, Démosthène, que Cléon laissait faire en tout, crut nécessaire de prendre de prudentes dispositions. Il se plaça avec les hoplites athéniens, à la pointe sud de l'île, mais, en avant de ce corps, partout où il y avait des rochers ou des escarpements quelconques, il établit des troupes légères avec l'ordre de fatiguer les Lacédémoniens, de les couvrir de flèches, de javelots et de pierres, mais de ne pas engager de combat corps à corps. De la sorte la petite armée allait être impitoyablement harcelée avant de pouvoir se servir de ses armes.

Epitadas voyait se préparer l'orage ; il accomplit tant bien que mal les formalités requises, disposa ses 360 hommes en phalange et fonça droit sur le corps des hoplites athéniens dans le but de les jeter à la mer. Mais, dès les premiers pas, les difficultés commencèrent : le terrain était raboteux et couvert depuis l'incendie de souches et de troncs d'arbres à moitié carbonisés qui faisaient trébucher les pesants hoplites, tandis que des nuages de cendre les aveuglaient. Il leur aurait fallu aller longtemps comme cela, tout en conservant l'ordre de bataille, pour atteindre la ligne athénienne qui ne faisait pas

un mouvement ; mais déjà l'attaque des troupes légères avait commencé.

Ces soldats dont aucune arme pesante n'embarrassait les mouvements surgissaient de toutes parts, en tête, en flanc et par derrière : au premier abord, malgré leur nombre, ils ne firent pas grand mal, car, c'est l'Athénien Thucydide qui le dit, ils étaient épouvantés de se trouver opposés, dans un vrai combat, à des hoplites de Lacédémone ; mais bientôt ils s'enhardirent et lancèrent une grêle de projectiles cherchant surtout à atteindre les hoplites sur leur flanc droit que ne protégeait pas le bouclier.

La phalange s'arrêta ; son chef envoya de côté et d'autre de petits détachements pour mettre en fuite les bandes des agresseurs ; mais ceux-ci n'attendaient pas le contact de la lourde lance spartiate ; ils fuyaient, insaisissables, et revenaient dès que l'ennemi renonçait à la poursuite. Bientôt les Athéniens et leurs alliés constatant leurs avantages engagèrent le combat de plus près ; ils allèrent jusqu'à quelques pas des hoplites décocher leurs flèches ou jeter leurs javelots.

Les Spartiates commençaient à perdre beaucoup de monde ; fatigués de poursuivre un ennemi qu'ils ne pouvaient atteindre, étourdis par les clameurs des assaillants, ils n'entendaient plus la voix de leur chef ; rien dans leur éducation militaire ne les avaient préparés à une semblable bataille ; leurs armes leur étaient inutiles et ils ne pouvaient pas même renvoyer à l'ennemi les javelots qui pleuvaient, car les pointes de ces armes se brisaient presque toujours et restaient fixées dans le bouclier, la cuirasse ou dans la blessure. Rejoindre le corps toujours immobile des hoplites athéniens devenait impossible ; la petite phalange lacédémonienne ne faisait plus que pivoter sur place. Longtemps elle resta dans cette position critique, enfin elle serra ses rangs et se retira lentement, semant sa route de blessés et de morts, vers le nord de l'île où l'attendait le faible corps de soutien. Les Athéniens redoublèrent leurs clameurs, s'acharnèrent sur la troupe en retraite, la couvrant de projectiles et achevant les blessés ; mais ils ne purent l'empêcher de gagner son dernier retranchement qui, du reste, était peu éloigné.

La situation des Spartiates était désespérée ; déjà blessés pour la plupart, presque sans provisions et coupés de la source du milieu de l'île, ils ne pouvaient prolonger leur résistance ;

mais il ne rentrait pas dans les plans des généraux athéniens de recommencer le blocus; l'excitation des troupes ne le leur eût d'ailleurs pas permis. En conséquence Démosthène fit donner ses hoplites et les Lacédémoniens obtinrent ce combat corps à corps qu'ils avaient vainement cherché jusque-là. Ils n'étaient plus inquiétés sur leurs flancs et avaient l'avantage du terrain; aussi retrouvèrent-ils promptement leur supériorité; les Athéniens, quoique infiniment plus nombreux, ne purent venir à bout de cette petite troupe d'hommes exténués et tourmentés par la soif.

De longues heures s'écoulèrent; le soleil s'abaissait sur l'horizon et les assaillants commençaient à souffrir de la fatigue autant que les défenseurs de Sphactérie, quand le chef des auxiliaires Messéniens se présenta devant Cléon et Démosthène et leur donna à entendre qu'ils s'épuisaient en efforts inutiles; si on voulait lui confier un certain nombre de soldats légèrement armés et d'archers, il se faisait fort de tourner la position des Spartiates et de gravir les hauteurs qui se trouvaient derrière eux, dominant la mer. Naturellement cette proposition fut acceptée; le Messénien se mit en route à la dérobée, contourna les premiers escarpements, s'aventura sur une paroi presque à pic dont le pied était battu par les flots et tout à coup il surgit, à quelques pas derrière les Lacédémoniens, sur une crête de rochers qu'ils n'avaient aucunement songé à occuper. Représentons-nous ce dernier acte du drame: ces hauteurs qui se couvrent de soldats agitant leurs javelots et poussant leur cri de guerre; en face, d'autres soldats, les hoplites athéniens qui, assurés maintenant de la victoire, se jettent en avant dans un furieux effort et emportent la position. Au milieu, la phalange rompue des Spartiates qui soutient depuis huit ou dix heures, contre des forces écrasantes, une lutte désespérée et resserre en vain ses rangs éclaircis par la mort. Comme le fait remarquer Thucydide, elle se trouvait dans la même situation que les défenseurs des Thermopyles lorsque les Perses, conduits par le traître Ephialtès, les tournèrent par un sentier et les accablèrent; d'après les idées de Sparte et pour la gloire de la cité, dans un cas comme dans l'autre, tous ces soldats devaient mourir.

Les temps avaient-ils changé? Les défenseurs de Sphactérie ne connaissaient-ils plus cette sombre résolution qui avait animé les compagnons de Léonidas? Les privations physiques

avaient-elles amolli leur courage ? ou bien estimaient-ils qu'une lutte fratricide entre Grecs n'impose pas les mêmes sacrifices qu'une guerre à mort contre des étrangers ? Toujours est-il que la fameuse phalange de Lacédémone s'abîma soudain. Lorsque Cléon et Démosthène qui désiraient avoir des prisonniers à conduire à Athènes forcèrent leurs hommes à s'arrêter et, par la voix d'un héraut, sommèrent l'ennemi de se rendre à merci, la plupart des hoplites, incapables de combattre plus longtemps, jetèrent leurs boucliers et, en signe d'acquiescement, agitèrent leurs mains au-dessus de leur tête. Epitadas était mort ; celui qui aurait dû le remplacer, Hippagrétas, gisait privé de sentiment au milieu des blessés ; le commandant en troisième, Styphon, sollicita la permission d'envoyer l'un des siens demander à l'armée lacédémonienne de la côte de décider de leur sort. Les généraux athéniens refusèrent de laisser s'éloigner aucun hoplite, mais ils firent passer la baie à une barque qui ramena des hérauts spartiates ; ceux-ci, après deux ou trois allées et venues, rapportèrent une réponse vraiment sibylline : « Les Lacédémoniens vous engagent à délibérer vous-mêmes sur ce qui vous concerne et à ne rien faire de honteux. » Là dessus Styphon et ses compagnons estimèrent vraisemblablement qu'ils avaient assez combattu pour satisfaire à l'honneur ; ils livrèrent leurs armes et se constituèrent prisonniers. On les tint sous bonne garde le reste du jour et la nuit suivante, puis on les embarqua.

Sur les 420 hoplites, 128 étaient morts ; 292 purent être transportés à Athènes. Notre historien omet de nous dire combien restaient sans blessures, mais il insiste sur le fait que, dans le nombre des captifs, 120 à peu près appartenaient à de vieilles familles spartiates issues des conquérants doriens. Thucydide ne fixe pas non plus les pertes des Athéniens ; elles ne furent pas considérables, dit-il, ce qui tendrait à prouver que l'engagement au pied des rochers ne fut pas aussi vif qu'on pourrait le croire d'après une autre partie du récit. Enfin, le lendemain de la bataille, le vainqueur éleva, selon la coutume, un trophée et les Lacédémoniens de l'armée de Pylos envoyèrent des hérauts qui obtinrent d'ensevelir les morts.

Telle fut la prise de Sphactérie : le blocus avait duré 72 jours et, pendant 52, les hoplites n'avaient pu compter sur aucune distribution régulière ; pourtant, au moment de la

reddition, les Athéniens trouvèrent dans l'île une petite réserve de blé et d'autres aliments qu'Epitadas, dans sa prévoyance, avait su mettre de côté. Comme avec la prise des hoplites spartiates le principal but était atteint, toute la flotte athénienne s'éloigna des parages de Pylos et les Lacédémoniens rentrèrent également chez eux. Au moment où les vigies du Pirée signalèrent la trirème de Cléon, vingt jours s'étaient écoulés depuis son départ : « Ainsi, dit Thucydide, fut réalisée sa promesse, *tout insensée qu'elle était.* »

V

Si un jugement de l'impeccable historien qu'est Thucydide peut prêter à la critique, c'est assurément celui-là ; nous sommes disposés aussi à trouver exagérées certaines railleries d'Aristophane qui, dans sa pièce des *Chevaliers* parue six mois après la prise de Sphactérie, représente Cléon sous les traits d'un abominable esclave paphlagonien qui s'insinue auprès du bonhomme Dèmos pour le voler, fait rouer de coups les bons serviteurs Nicias et Démosthène et apporte à son maître le gâteau de Pylos que Démosthène seul a su apprêter. En reconstituant la série des faits, le rôle de Cléon me paraît assez grand dans toute cette affaire et ses assertions n'ont rien de ridicule. Comment donc! voilà une troupe d'un peu plus de 400 hommes, isolée dans une petite île ouverte, sans approvisionnements, sans espoir de secours ; autour d'elle s'amasse une armée toujours plus nombreuse et, à Athènes, des personnages dont la guerre est la principale occupation, Nicias entre autres, estiment que ce serait folie d'attaquer cette poignée de soldats, ils leur reconnaissent ainsi une sorte de pouvoir surhumain. Cléon taxe ces sentiments de pusillanimes et déclare un débarquement possible ; il est d'accord en cela avec Démosthène qui, au même moment, se prépare à prendre l'offensive. L'élection du chef populaire au commandement de l'armée est une grosse imprudence qui, en tout autre circonstance, aurait eu des résultats déplorables ; mais Cléon, quoiqu'il avoue son incompétence, apprécie clairement la situation ; il joue serré et subvient à son incapacité militaire en laissant agir Démosthène. Nicias et le peuple sont donc coupables, mais le fameux démagogue qui pécha sans doute

par des intempérances de langage, ne fit du moins aucune promesse insensée, la preuve est qu'il réalisa tout ce qu'il avait fait espérer.

Cléon entraîna le peuple athénien et détruisit l'effet des sombres prédictions de gens par trop timorés; le vrai chef militaire fut Démosthène; et certes il faut admirer la hardiesse des plans de ce général qui, seul de son avis, parvient à retenir les Athéniens à Pylos, le courage avec lequel il défend cette place, les habiles dispositions qu'il prend à Sphactérie et qui lui livrent l'ennemi sans sacrifices trop grands pour son armée. Il y avait dans tout cela les éléments d'un beau succès.

Mais la défaite des hoplites spartiates n'est due ni à l'ardeur de Cléon, ni à la stratégie de Démosthène; elle s'explique d'elle-même. Dès l'instant que cette petite phalange était hors d'état de s'opposer à un débarquement des Athéniens et n'avait les moyens ni de construire, ni de munitionner une enceinte fortifiée, son sort était fixé. Longtemps le grand nom de Sparte la préserva de toute agression; lorsque l'ennemi se décida à l'attaquer résolument, elle fut perdue. Si elle se rendit en fin de compte, c'est qu'il ne lui restait rien autre à faire; entourée, elle ne pouvait même plus infliger à l'ennemi des pertes sérieuses. Comme le dit Grote : les meilleures troupes, dans les temps modernes, n'encourraient pas de reproche et ne causeraient pas de surprise en se rendant dans des circonstances semblables.

Pourtant, la Grèce s'étonna; elle s'étonna même prodigieusement. La terreur inspirée par les Lacédémoniens était si grande, la gloire des Thermopyles si éclatante, qu'on attendait quelque chose d'extraordinaire des guerriers de Sphactérie; on était sûr, dans tous les cas, qu'ils mourraient plutôt que de déposer les armes. Et voilà qu'ils s'étaient rendus comme des hommes ordinaires et qu'Athènes pouvait montrer dans les fers des hoplites de Sparte. L'ancienne Hellade ne comprenait plus!

Cet étonnement se marque dans une phrase que Thucydide attribue non pas à un Athénien, heureusement, mais à un soldat allié : « Vos braves ont-ils donc tous été tués? » demande ce personnage à l'un des captifs. A quoi celui-ci fit une réponse ambiguë où l'on sent moins une protestation indignée que le mépris des Lacédémoniens pour les armes qui

tuent de loin : « Il faudrait faire grand cas de l'attractus — il désignait ainsi la flèche — s'il savait distinguer les braves des lâches. »

Quelque chose était donc changé en Grèce : la phalange invincible avait reculé devant ces bandes munies d'arcs, de javelots et de frondes qu'on affectait de ne pas même mentionner dans les batailles. Désormais, ces troupes acquéraient plus d'importance ; l'armement allait se modifier. Lacédémone elle-même s'en rendit compte ; elle introduisit, en rechignant, quelques éléments nouveaux dans ses armées et put remporter encore de brillantes victoires. Mais ce qui ne se retrouva jamais complètement, c'est le prestige perdu ; la *légende* de Sparte invincible, ébranlée à Sphactérie, devait s'évanouir tout à fait un demi-siècle plus tard, après la bataille de Leuctres.

Comme de juste, le triomphe des vainqueurs fut d'autant plus éclatant que la réputation des vaincus était plus grande. Nous voudrions que Thucydide qui, à ce moment-là, devait se trouver à Athènes, eût consacré un peu de son talent à décrire le retour de l'armée de Pylos, la foule des Athéniens qui se porte au Pirée, la joie de tous à la vue des captifs enchaînés, le train de fête qui emplit la ville et le port. Nous voudrions aussi connaître la première assemblée populaire qui suivit la prise de Sphactérie, assister au triomphe des partisans de Cléon, à l'humiliation de Nicias... Mais, de tout cela, c'est-à-dire de ce qui serait la vie de l'histoire grecque, nous ne savons rien. Le grave Thucydide n'a pas le temps de conter ces détails ; il passe outre et reprend la description des incessants combats de cette guerre éternelle.

Par contre, nous percevons fort bien les conséquences lointaines de la victoire de Sphactérie. Désormais l'assurance de Cléon et de son parti ne connaît plus de bornes ; les ambassades que Sparte, désolée de la perte de ses citoyens, envoie à Athènes, repartent sans résultat. Mais, pour réparer les imprudences et faire aboutir à un triomphe l'expédition incertaine de Pylos, il avait fallu un sourire de la fortune ; les Athéniens savaient cette déesse changeante : ils abusèrent de sa faveur et leur succès fut sans lendemain.

Edmond Rossier.